

Notes de lectures de Georges Leroy septembre 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(**BR** impression plus rapide et **HR** illustrations meilleures)

Edgar Morin, l'indiscipliné



Emmanuel Lemieux

Le Seuil, 570 p., 25 €

À partir de sources inédites (notes personnelles, correspondance et carnets), ce portrait révèle un homme confronté à ses propres doutes, à ses contradictions et à ses quêtes. Qui est vraiment Edgar Morin? Le philosophe auteur d'une ambitieuse Méthode de la pensée complexe? Le sociologue précurseur de la culture de masse, chroniqueur de la rumeur antisémite d'Orléans et de la modernité du village de Plozévet? À moins que ce ne soit l'auteur du film culte *Chronique d'un été*, réalisé avec Jean Rouch? Ou encore l'observateur aiguisé des adolescents, de l'écologie, de la Terre-patrie, sans oublier le penseur indiscipliné d'une politique de civilisation et du conflit israélo-palestinien? Tout cela, et bien plus encore.

Cette enquête biographique retrace le parcours exceptionnel d'un homme inattendu. Edgar Morin est un roman à lui tout seul! On devine d'emblée la personnalité du futur philosophe à travers le récit des années d'enfance à Paris, au sein de la communauté des immigrés juifs de Salonique puis celui de la disparition brutale de sa mère, Luna, alors qu'il a à peine dix ans. Les rebondissements se poursuivent avec l'exode et le chaos –d'où naît son engagement dans la Résistance–, sa stalinisation et sa rupture ultérieure avec le Parti communiste, son engagement singulier dans la guerre d'Algérie, les débuts de la sociologie, son goût pour le cinéma et les idées, sa remise en question totale à partir des années 1960 et dans la Californie des années 70, ses engagements pour l'écologie et la transmission des savoirs. Il a traversé le XXe siècle sans rien rater.

Avec des documents de première main, les témoignages de proches et une enquête au plus près de l'Œuvre, cette biographie restitue toute la complexité d'un personnage attachant, et encore largement inconnu. Elle permet de mieux comprendre pourquoi Edgar Morin est un penseur nécessaire, dans ces temps obscurs et chaotiques.

Les aventures pittoresques et bondissantes de ce jeune Irlandais, sans cesse tiraillé par de grands sen-

timents, ne sont pas sans évoquer quelques traits de la personnalité du comédien: fougueux, aventurier et séduisant.

Les huiles essentielles et leurs vertus



Pierre Vican

Presses du Châtelet, 264 p., 18,50 €

Avec le bio et le développement durable, la médecine douce revient sur le devant de la scène, bien que les groupes pharmaceutiques tentent de limiter son influence. Cet ouvrage rassemble de très nombreuses recettes originales pour retrouver dynamisme et sérénité, mieux dormir, améliorer la beauté de la peau, des cheveux et des ongles, garder les jambes légères, renforcer son immunité, soigner les troubles digestifs, les allergies, les troubles du sommeil et ceux de la ménopause. Ce livre contient aussi 50 fiches qui détaillent les propriétés thérapeutiques des principales huiles.

François d'Assise vu par ses compagnons



★★★★☆

Collectif

Le Cerf, 240 p., 24 €

Mort en 1226, canonisé en 1228, François d'Assise bénéficia dès 1229 d'une biographie officielle, rédigée par Thomas de Celano sur ordre de Grégoire IX. Dans la décennie qui suivit, la légende fut déclinée sous de multiples formes, sans que surgissent d'informations réellement neuves sur l'Assisiote. Il fallut attendre 1240/41 pour qu'un récit, qu'on appela l'« Anonyme de Pérouse » et qui s'intitule en fait « Du commencement de l'Ordre », vienne offrir des renseignements inédits sur François. En 1244, les autorités de l'Ordre demandèrent aux frères de réunir tout ce qu'ils pouvaient savoir sur le fondateur. En 1246, trois compagnons, Léon, Rufin et Ange, adressèrent au ministre général une lettre qui accompagnait le résultat de leur collecte. Ils disent s'être appuyés, entre autres, sur le témoignage d'un frère Jean, compagnon de Gilles, qui n'est autre que l'auteur « Du commencement ». Dans le paquet qui suivait la lettre figurait la « Légende des trois compagnons ». Elle englobait le témoignage de Jean, mais apportait des éléments neufs que seul avait pu fournir un proche compagnon de François, comme lui citoyen d'Assise.

Les deux principaux textes de ce volume ont connu des fortunes contraires. Rédigé dans un latin élé-

mentaire, « Du commencement » eut une infime diffusion et faillit bien être oublié. De plus haute facture, la « Légende des trois compagnons » fut largement diffusée, mais le doute a plané un moment sur son authenticité. Aujourd'hui, ces deux textes apparaissent comme des témoignages indispensables à la connaissance historique de François d'Assise. D'abord car ils offrent des éclairages sans équivalent sur sa jeunesse et sa première fraternité. Ensuite parce qu'ils livrent le point de vue de proches compagnons qui, face aux évolutions du temps, défendirent avec passion une certaine idée de l'Ordre des Frères mineurs et de son fondateur.

L'épreuve de vérité



★★★★☆

Errol Flynn

Le Serpent à plumes, 376 p., 21 €

Natif de Tasmanie, Errol Flynn (1909-1959) était un romancier frustré, rêvant de vivre de sa plume, mais aussi un reporter à sensibilité socialiste avant de devenir le monstre sacré, fameux baratineur et trosseur de jupons, suspect d'avoir eu des sympathies nazies. Compagnon d'Hemingway, sympathisant des insurgés de la guerre civile espagnole et de Fidel Castro, il fait paraître ce roman en 1946.

Après s'être échoué dans la Nouvelle-Guinée du début des années 1920, Shamus est soigné par un prêtre missionnaire. Celui-ci travaille avec une ravissante religieuse,

Ganice, qui hantera longtemps les pensées. Dès son rétablissement, l'aventurier embarque sur son bateau ce qu'il pense être une équipe de cinéma. Elle s'avérera être un groupe d'Américains envoyés cartographier les terres du Sud pour préparer une guerre potentielle. Parmi eux, la sublime Cléo... L'unique roman d'Errol Flynn, dont on fête cette année le centième anniversaire de la naissance et le cinquantième de sa mort, a tout d'un roman de gare, entre passions, frissons, amour et déception, et pourtant... On lit ces pages avec un plaisir constant. L'histoire est rythmée, les personnages attachants, les descriptions évocatrices. Ce texte suranné est trop documenté pour être réduit à un simple roman de gare écrit par un épigone du baron de Münchhausen. L'ambition de ce roman bourré d'expériences autobiographiques en Papouasie et sur les mers du Sud était de faire découvrir des régions pittoresques (oiseaux de paradis et chasseurs de têtes), de célébrer sa propre légende, de semer un zeste de dérision.

Jacqueline Pascal



★★★★☆

André Bord

Tempora, 128 p., 14,50 €

Sœur Jacqueline (1625-1661) porte un nom, éclipsée par le rayonnement du génie de son frère, elle est reléguée dans l'ombre de l'histoire officielle. Cette biographie dévoile de façon inédite une person-

nalité dont le cheminement intérieur est indissociable du déploiement spirituel de Pascal.

Son père, Étienne Pascal, devient président à la Cour des aides de Montferrand en 1626. Veuf, cet homme d'une grande culture littéraire et scientifique décide de s'installer à Paris avec ses enfants en 1631 et s'occupe de leur éducation. Jacqueline est très jeune fascinée par la poésie, compose des vers à l'âge de huit ans et compose à l'âge de treize ans, un poème sur la grossesse de la reine, ce qui lui vaut d'être reçue à la Cour. L'année suivante, elle joue une pièce devant Richelieu et obtient la grâce de son père, alors en disgrâce.

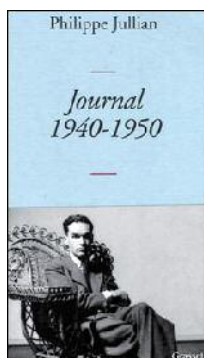
La famille s'installe à Rouen en 1639 car Étienne Pascal y a été nommé commissaire pour la réforme des impôts, par le roi. Jacqueline poursuit ses travaux littéraires, encouragée par Corneille. À partir de 1646, sous l'influence de deux disciples de Saint-Cyran, les Pascal se rapprochent de Port-Royal. Ainsi, quand Jacqueline et Blaise reviennent à Paris en 1648, ils fréquentent les jansénistes. Jacqueline pense à se faire religieuse, renonce à la poésie et se place sous la direction d'Antoine Singlin.

Son père s'oppose d'abord à sa vocation, mais elle entre à Port-Royal, peu après le décès de ce dernier, le 4 janvier 1652 et fait profession dès le 5 juin 1653, sous le nom de Jacqueline de Saint-Euphémie. Elle a alors une grande influence sur sa famille, en particulier sur son frère Blaise, alors mondain, brillant, mais qui ressent un « grand mépris du monde ». Ce dernier se rapproche des jansénistes et se place sous la direction spirituelle de Singlin. Elle-même reprend la plume pour célébrer le miracle de la Sainte-Épine. Elle se voit parallèlement confier des missions au sein de l'abbaye: le soin des postulantes

(1655), l'éducation des enfants (1657), le sous-prieurat (1659).

Lorsque les religieuses doivent signer le Formulaire de 1661, elle se montre parmi les plus opposées à la signature, refusant de transiger. Elle écrit alors à Antoine Arnauld une lettre où se trouve la célèbre formule: « Puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques ». Elle finit cependant par être contrainte de signer et meurt peu après, en octobre 1661. Voici la biographie du cheminement spirituel exceptionnel d'une brillante intellectuelle, éducatrice, poétesse et âme d'oraison qui ne cessa de progresser sur le chemin de la sainteté. Pour la première fois, à la lumière de ses écrits, se dessine un portrait riche et émouvant. De sa petite enfance à ses derniers jours, l'auteur révèle, avec une spontanéité qui touche parfois à la confession, un être extrêmement doué, séducteur, passionné de Dieu et de la vérité.

Journal



★★★★☆

Philippe Jullian

Grasset, 400 p., 22 €

Romancier, essayiste, pasticheur, mais aussi dessinateur et homme d'esprit, Philippe Jullian (1919-1977) a laissé plusieurs œuvres qui font les délices des connaisseurs. Ce que l'on ignorait, c'est qu'il avait tenu un journal intime. De sa jeunesse à Bordeaux durant la seconde Guerre mondiale aux brillantes an-

nées parisiennes de ses débuts, voici un document essentiel: autobiographie, recueil de mots d'esprit, galerie de portraits...

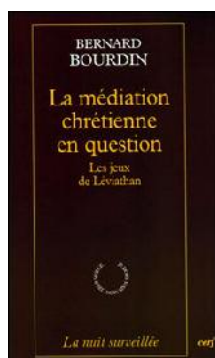
Très attendue, la publication du journal (1940-1950) de Philippe Jullian sort opportunément de l'injuste oubli le plus excentrique maillon de la chaîne anglophile jadis incarnée par Maurois et Morand. Trente ans après sa disparition, l'auteur de *Café-Society* et du *Dictionnaire du snobisme* a trouvé en Ghislain de Diesbach, qui fut le confident, le compagnon de voyages mais aussi l'auteur d'une biographie introuvable de l'irascible esthète, un éditeur avisé.

Jullian était né à Bordeaux, parent pauvre du quartier des Chartrons qu'il rêva un temps de conquérir avant de se sentir pousser les ailes qui firent de lui un Parisien superlatif et un Londonien d'adoption particulièrement assidu. Les débuts parisiens de l'ambitieux garçon doté d'un physique ingrat et d'un caractère peu amène ne seront pas faciles, comme nous l'apprend le journal de la décennie décisive, patiemment annoté voire décodé par un témoin précieux d'une trajectoire atypique.

En 1940, Jullian a déjà la nostalgie de ses premiers séjours outre-Manche, inaugurés à l'âge de quinze ans lorsque sa grand-mère l'envoyait parfaire une langue qu'il ne parlait déjà pas si mal dans une ville d'eaux. Le Paris de la guerre que raconte le Journal est celui des regrets: « Il faudrait que je puisse retourner à Londres avant dix ans. » Loin des matins de Hyde Park, de Dorian Gray et des petites sœurs de Daphne Adeane et de Sybil Vane qu'il recrée en dessins, Philippe s'étirole. Il vit chichement dans des chambres obscures, va de cocktails en parties chez les mondains qu'il amuse par ses imitations. Et à qui, aussi, il vend ses premières œuvres graphiques. Toujours fauché, il est

aussi très seul. Le journal d'un érudit excentrique, arlequin compliqué, aussi parisien qu'anglophile. Des gens du monde aux gens de ballet, des Anglais de Paris aux Parisiens anglophiles, voici le tableau d'une époque.

La médiation chrétienne en question



★★★★☆

Bernard Bourdin

Le Cerf, 256 p., 28 €

Le problème théologico-politique est depuis ces dernières années abondamment traité à la faveur des œuvres de Carl Schmitt et, plus largement, des débats relatifs à la place des religions dans l'espace public et politique. De là une inflation de l'expression « Théologie politique » sans jamais rigoureusement préciser à quelle théologie et à quelle tradition religieuse renvoie cette expression. Ce manque de précision vaut à l'intérieur même du christianisme. S'il existe un phénomène théologico-politique chrétien, celui-ci n'en est pas moins polysémique en raison de ses périodisations historiques et de la pluralité de ses traditions ecclésiales.

À partir de la lecture de textes des philosophes politiques du XVII^e siècle (Hobbes, Spinoza, Locke), l'auteur analyse comment les philosophes de l'Âge classique ont voulu résoudre le problème politique du christianisme par la mise en œuvre de la souveraineté de l'État, des

sphères publique et privée, de la tolérance et/ou de la liberté de penser.

Cet ouvrage entend articuler l'originalité du théologico-politique chrétien dans sa globalité à ses différentes composantes, tout en dégageant des concepts spécifiquement chrétiens. Au nombre de ceux-ci, celui de médiation occupe une place centrale, à commencer par ceux de médiation du Christ et de l'Église.

Mais l'ouvrage vise aussi à démontrer que la médiation chrétienne, dans ses conséquences théologico-politiques, a eu une signification décisive dans la genèse de la modernité séculière avec l'avènement de l'État et de l'État libéral. On ne saurait donc faire l'économie d'une interprétation théologico-politique de la constitution autonome/séculière des sociétés européennes et occidentales comme l'attestent les philosophies politiques d'un large XVII^es.

La Tour du Pin



★★★★☆

Antoine Murat

Via romana, 384 p., 29 €

Né en 1834, François-René de La Tour du Pin est issu d'une vieille famille de la noblesse dauphinoise, catholique et royaliste. Il épousera en 1892 sa cousine, Marie-Séraphine de La Tour du Pin Montauban, dont il n'aura pas d'enfants.

Il entre à Saint-Cyr en 1852. Jeune officier, il sert sous le Second Empire en Crimée, en Italie et en

Algérie avant de participer à la guerre contre la Prusse en 1870. Fait prisonnier lors de la reddition de Metz en octobre 1870, il sympathise en captivité avec Albert de Mun. En septembre 1871, de la Commune, alors qu'il est encore capitaine aide de camp du gouverneur militaire de Paris, il s'engage, à la demande de Maurice Maignen, fondateur en 1845 des Frères de Saint Vincent de Paul dans l'« Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers » avec ses amis Albert de Mun et Félix de Roquefeuil. Son action est alors inspirée des travaux de Frédéric Le Play. C'est alors qu'il est touché par la situation des ouvriers. Ses écrits politiques sont marqués par cette situation. Plus encore que Lamennais, il est à la source du courant du catholicisme social en France, consacré en 1891 par l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII. C'est bien un "projet de société", pour parler comme aujourd'hui, qu'il envisage, s'insérant dans l'œuvre de restauration chrétienne initiée au plan des principes par ce Pape.

En 1877 il est nommé attaché militaire en Autriche-Hongrie et rencontre le comte de Chambord, prétendant légitimiste au trône de France, dans son exil de Frohsdorf. À Vienne il est également marqué par l'influence des catholiques sociaux Autrichiens, le plus représentatif d'entre eux étant le baron Karl von Vogelsang (1818-1890) qui anime la revue *Vaterland*. En 1881, il démissionne de l'Armée et se retire sur ses terres d'Arrancy, dont il sera maire. À la mort du comte de Chambord, en 1883, La Tour du Pin reporte sa fidélité royaliste sur l'aîné des Orléans, Philippe, comte de Paris, qu'il rencontre à Eu. Au début 1885, de passage à Rome, il est reçu par le Pape Léon XIII. En 1891, contrairement à Albert de Mun, il refuse le Ralliement des catholiques Français à la Troisième République. Comme le futur maréchal Lyautey,

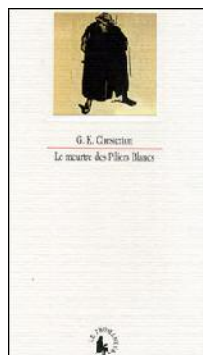
qui publie au même moment son "Rôle social de l'officier", largement inspiré de l'expérience des « cercles catholiques », La Tour du Pin demeurera fidèle à ses idées royalistes de jeunesse. En 1892, il rencontre pour la première fois le jeune Charles Maurras, encore républicain, amorce une correspondance qui devait se poursuivre jusqu'à la mort du colonel. Une fois l'Action française fondée en 1899, La Tour du Pin apporte son concours. Il livrera ainsi trois études entre 1904 et 1906, sur la noblesse, la représentation professionnelle et l'organisation territoriale de la France. En 1907 il publie son maître livre, imposant recueil d'articles écrits à partir de 1882: Vers un ordre social chrétien. Le marquis de La Tour du Pin meurt à Lausanne le 4 décembre 1924 à 90 ans révolus.

Sa pensée aide à la rénovation intellectuelle que connaît le catholicisme en France. L'Église y réaffirme sa responsabilité auprès des plus pauvres et promeut l'engagement des laïcs au service de la cité. L'Action française et Firmin Bacconnier y puisent une bonne partie de leurs idées sociales. Ainsi, comme l'expliquera Charles Maurras: « Ce n'est pas La Tour du Pin qui est à l'Action française, c'est l'Action française qui est à La Tour du Pin. » Ses écrits marqueront également le général de Gaulle. En 1970, Edmond Michelet, ministre du général, faisait remarquer à ce sujet « s'il est un personnage que le général de Gaulle connaît mieux que Marx, c'est peut être le très ignoré aujourd'hui La Tour du Pin ».

Avocat et historien reconnu du christianisme social, Antoine Murat, l'auteur de cette très complète biographie, fait revivre ici la destinée de l'homme et détaille la pluralité de son héritage intellectuel et moral. Réformiste et adversaire résolu des idéologies, La Tour du Pin demeure

un phare d'humanisme syndical face aux défis de la mondialisation.

Le meurtre des piliers blancs



★★★★☆

GK Chesterton

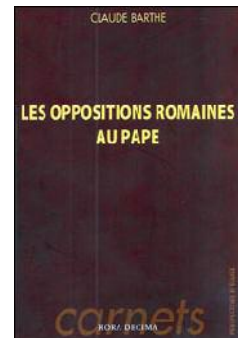
Gallimard, 136 p., 15 €

Publié chez Gallimard, dans la collection Le Cabinet des Lettrés, le lecteur découvre un ouvrage soigné et élégant, à une édition raffinée, qui fera de ce modeste livre un petit bijou de bibliothèque. Ce livre regroupe trois nouvelles. La première de ces nouvelles est celle qui donne le titre général à ce recueil: Le Meurtre des Piliers Blancs (the white pillars murder). Il s'agit d'un texte policier qui date de janvier 1925 et qui a paru dans English Life. Il met en scène le détective Adrian Hyde pris au piège de son propre orgueil. Deux jeunes combattants rendus à la vie civile au lendemain de la Première Guerre mondiale briguent un emploi dans une agence de détectives londonienne. Chargés d'élucider le meurtre d'un célèbre philanthrope, trouvé mort dans le lac de sa propriété palladienne, ils mènent une enquête qui les conduit à abjurer les principes d'"observations scientifiques" –calque parodique des méthodes de Sherlock Holmes– professés par leur maître, le Dr Adrian Hyde...

La deuxième nouvelle, Les cinq épées (The five swords) date de février 1919 et elle a paru dans Hearst's International. Enfin, la der-

nière nouvelle publiée est intitulée Le Prince qui disparaît (The Vanishing Prince). Elle a paru en février 1920 dans The Storyteller avant d'être reprise dans L'Homme qui en savait trop qui date de 1922. Surprises et paradoxes sont au rendez-vous de ces pages, toujours pleines d'humour, de finesse et de suspens.

Les oppositions romaines au Pape



★★★★☆

Abbé Barthe

Hora décima, 62 p., 6 €

L'abbé Claude Barthe est une figure dans l'Église actuelle. Fervent admirateur de Benoît XVI, il avait réalisé un entretien dans le mensuel « Spectacle du monde », alors qu'il n'était encore que le cardinal Ratzinger. Au fil des articles et des livres, il s'est taillé une réputation de vaticaniste « de droite », occupant une place vide depuis la dernière guerre mondiale et la disparition du chroniqueur Havard de la Montagne et de sa revue « Rome ». Des informations de première main, un sens aigu des enjeux réalistes autour desquels doit se construire l'avenir de l'Église, un solide carnet d'adresses, ce sont autant d'arguments qui plaident pour le sérieux des analyses de l'Abbé.

La réalité montre que Benoît XVI rassemble autour de lui un catholicisme nouveau, fait de prêtres, de fidèles majoritairement jeunes, de familles très pratiquantes, dans lequel l'apport de toutes les « forces vives »

était visiblement prépondérant. Entre le pape et ce catholicisme existe comme un lien direct par-dessus la tête de la plupart des élites ecclésiastiques en place, encore largement enlisées dans les modes de pensée et d'être –ou plutôt de disparaître– d'une interminable crise postconciliaire. Les fidèles sont attachés au pape bien plus qu'à leurs évêques et à leurs prêtres qu'ils soupçonnent souvent, à tort ou à raison, de faire écran entre eux-mêmes et l'Église.

Au fur et à mesure qu'avance le pontificat de Benoît XVI, on voit se déployer sa volonté d'établir avec prudence et ténacité la remise en ordre d'une Église commotionnée depuis près d'un demi-siècle en toutes ses parties. Les uns après les autres, les hommes «de rupture» sont notamment remplacés aux postes de responsabilité par des hommes «de continuité», pour reprendre les termes du discours du pape à la Curie le 22 décembre 2005, à savoir par des prélats dans la ligne du pape, théologiens, liturgistes, administrateurs, spécialement sur cet échiquier complexe qu'est la Curie romaine. Mais cette nouvelle donne rencontre, à Rome même, des difficultés et des résistances extrêmement puissantes et déterminées.

Ce livre complète deux articles parus dans «L'homme nouveau». Il existait autrefois les progressistes et les conservateurs; aujourd'hui, le camp conservateur, ultra-majoritaire dans l'Église, s'est scindé en deux clans qui sont entrés en lutte l'un contre l'autre. Alors que Benoît XVI fait figure de leader naturel des restaurationnistes, beaucoup de cardinaux conservateurs, restés conciliaires dans l'âme, s'opposent à la ligne qu'il représente et retardent, par toute sorte de chausse-trappes, la mise en Œuvre du grand dessein de paix et d'unité du Pape.

On peut accepter ou refuser ces analyses, qui n'ont rien d'infailible, mais on pourra difficilement les ignorer.

Pèlerinages



★★★★☆

André Blanchard

Le Dilettante, 188 p., 17 €

André Blanchard n'est peut-être pas un écrivain qui compte. Vraisemblablement un petit-maître mais dans la plus positive acceptation du terme, un membre tenace de cette caste discrète sans laquelle l'horizon littéraire ne serait qu'une morne plaine tout juste dérangée par quelques pics himalayens... Les petites hauteurs ont leurs qualités. Ça permet de vadrouiller autour de ces monticules, tumulus et autres mamelons qui forment le plus secret et savoureux de la littérature. Dans ces collines parfois le vent de l'inspiration souffle plus qu'ailleurs. En somme, il faut peut-être voir André Blanchard comme une belle colline inspirée. Pour le reste, résumons l'ensemble: des paysans, des vignerons et des souvenirs...

Ne pas se fier aux soixante-dix premières pages. Le livre ne décolle pas. Il décolle plus loin, avec la mémoire et le style... Besançon posée là, les souvenirs remontent, la jeunesse avec. Les années passées comme pion... Déjà Blanchard un peu anar-réac, dubitatif devant le *nouvelobs* et la gauche commune. Une fenêtre et un père qui va mourir... de l'émotion.

Ensuite l'auteur embarque à bord d'une 2CV grise et voilà les pèlerinages. Oh, païens les pèlerinages! Paris ce «Reims de l'art», le Père-Lachaise, la tombe de Pierre Desproges et puis, plus mélancoliquement la France profonde, direction la Bourgogne et une croix noire avec en dessous la tombe de Louis Calaferte, son maître en écriture: «Ci-gît Calaferte en ce lieu. Qui n'aima que G., l'art et Dieu».

Voilà le factuel. Pour le reste il y a chez l'auteur comme chez tout bon écrivain plus qu'un style, une langue. Le «blanchard dans le texte» est toujours parfaitement dans son rythme, moins court que cadencé, plus tranchant qu'empesé, une bonne musique, un treuil vers les hauteurs, oh! pas si haut, à hauteur de colline, c'est la juste hauteur.

Un philosophe face à la révolution



★★★★☆

Robert Spaemann

Hora decima, 250 p., 22 €

L'ouvrage, écrit dans un style sobre et dépourvu de tout jargon, n'appelle pas de clarification préalable. L'auteur explicite le sens de son investigation et propose une précieuse mise en perspective critique de la pensée de Bonald en avant-propos.

L'enjeu de cette étude n'est ni une apologie ni une réfutation de Bonald mais plutôt un exercice de compréhension critique. Sans passer sous silence les faiblesses spécula-

tives ou littéraires de Louis de Bonald, sans se montrer complaisant envers ses prises de position, l'auteur s'attache à rendre justice à l'homme de conviction et à son effort pour comprendre un temps qui lui échappait. Sympathie incrédule, car Robert Spaemann valorise les plus philosophiques des intuitions de Bonald, examine les plus pertinentes de ses thèses, sans faire semblant de croire un seul instant au réalisme de l'idée bonaldienne de « société constituée ».

Le caractère dialectique de son œuvre est particulièrement illustré par le fait que des hommes aussi différents que l'abbé Lamennais ou Charles Maurras aient pu se réclamer de lui, le premier au nom d'un déisme renonçant au catholicisme par choix du ralliement à la république, le second au nom d'un catholicisme athée. La pensée de Bonald porte en effet des germes hétérogènes, à l'image de la tension entre sa foi religieuse authentique et la fonction sociale que sa théorie attribue à la religion.

L'auteur entraîne son lecteur dans une stimulante série de paradoxes qu'il situe sur deux plans distincts : celui de la stratégie consciente de Louis de Bonald, qui consiste à prendre les philosophes des Lumières au piège de leur propre logique ; et celui de la répétition de ce retournement dialectique au niveau du système bonaldien lui-même.

C'est en voulant établir de manière systématique les fondements d'une monarchie de droit divin et la présence de Dieu au cœur de la société que Bonald esquisse le geste sociologique et propose une théorie de la société qu'on pourrait tenir pour purement fonctionnaliste (cf. infra).

À travers l'étude de la pensée bonaldienne, l'auteur propose des motifs d'interrogation philosophique

qui pourraient être développés pour eux-mêmes et trouvent de nos jours une actualité renouvelée, en philosophie politique. Prenons par exemple la question des médiations en politique : quel est l'atome politique, le destinataire effectif de la législation et du gouvernement ? Est-ce l'individu ou la famille, qui fournit la première et indispensable structure de socialisation lui permettant de dépasser ses passions ? Poser un tel problème engage une réflexion sur la nature humaine et son expression individuelle ou collective.

Louis de Bonald considéré comme le penseur de la Réaction est en fait un moderne qui s'ignore, déclare l'auteur. Son projet intellectuel a consisté à subvertir la pensée et les concepts des Lumières pour construire un système qui refonde rationnellement la légitimité monarchique en reprenant à son compte toutes les grandes idées de la modernité politique tout en les réinterprétant dans un sens opposé à celui de la Révolution. La pensée bonaldienne dévoile le caractère élastique des concepts modernes. L'auteur montre comment les efforts du vicomte de Bonald pour refonder une philosophie sociale l'amènent finalement à faire de la théorie de la société une forme de *prima philosophia* tellement englobante qu'elle en vient à prendre la place de la métaphysique. Père de la sociologie, Louis de Bonald annonce Comte et Maurras mais également Lamennais. Entrons plus en avant.

La société est-elle la simple réunion atomistique d'individus à quoi pourraient se comparer des abeilles indépendantes de la ruche ? Ou est-elle une unité primitive ? « L'homme, répondait Bonald, n'existe que pour la société, et la société ne le forme que pour elle ; il doit donc employer au service de la société tout ce qu'il a reçu de la nature et tout ce qu'il a reçu de la so-

ciété, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. » En somme, face à la philosophie du Moi, de l'homme individuel, son ambition consistait à dresser la philosophie de l'homme social, la philosophie du Nous. Car ce n'est pas une petite chose que la société. Et ce n'est pas rien de la définir comme « l'ordre éternel appliqué dans le temps à la conservation morale et physique du genre humain ». Dès lors s'éclaire le « totalitarisme » tant rebattu de Bonald, lequel renvoie tout bonnement à la subordination de tous les êtres sous les conditions de leur conservation. Si l'essence de l'homme, en effet, se trouve dans l'activité de conservation de soi, il en découle, pour la société définie par ce même impératif, une nécessaire totalité. Robert Spaemann rappelle que la critique bonaldienne de la Révolution a eu cette innovatrice particularité d'offrir une théorie rigoureusement fonctionnaliste de la société qui revendiquait un statut holistique. Reste qu'en identifiant la raison non à la faculté subjective, mais à la faculté réalisée, à « l'esprit éclairé par la vérité » (et qui a besoin, pour percevoir ses contenus et se percevoir elle-même, de la médiation de la société et du langage), en proposant comme critère de la vérité son utilité pour la société, en regardant la connaissance comme moyen de l'autoconservation sociale de l'homme (à la différence des anciens qui en faisaient le but), une telle théorie se contentait-elle de substituer la sociologie à la métaphysique ? Et ainsi ne s'aventurait-elle pas, finalement, aux frontières du positivisme ?

Bonald est donc plus sociologue que philosophe. Or, par la fonctionnalisation sociale de l'idée de Dieu, lovée au centre de sa justification philosophique du christianisme, il s'avance sur une route qu'allait baliser, plus tard, l'agnosticisme comtien.

Le lecteur philosophe sera tour à tour stimulé par l'acuité du questionnement, étonné ou amusé par la hardiesse des paradoxes, séduit par l'originalité du point de vue proposé: les thèses de Bonald donnent envie de relire Hobbes, Rousseau, Montesquieu ou encore Hegel avec un regard neuf. Oser ouvrir cet ouvrage et ensuite ces ouvrages, c'est accepter d'abord d'inquiéter la doxa de la modernité et de reprendre avec sérieux des questions dont on préférerait penser qu'elles ne se posaient plus.

venu voir courir ses chevaux à Chantilly. Il préféra l'aventure, la grandeur et la pierre. Surtout, il a voulu rester. Trop vite, trop seul, trop grand? Dans cette vie écourtée par l'Histoire, juste avant qu'elle se déchaine et engloutisse la plupart de ses pairs, une voix réclamait justice. Deux fois trente ans, deux générations pour arriver au plus haut et tomber au plus bas: celui qui fut l'homme le plus riche de France est mort ruiné, mais quelle ruine!

nant le rapport au sang. Quand le judaïsme rejette la consommation alimentaire du sang, le christianisme, avec l'eucharistie, en fait symboliquement son premier sacrement.

En décidant de mettre en évidence la fluidité des symboles qui lui sont associés dans le judaïsme et le christianisme, l'auteur propose une histoire stimulante et risquée, qui permet d'éclairer les relations entre les deux religions monothéistes, à partir d'un regard qui embrasse une histoire très large, de l'antiquité à nos jours, de l'Afrique à l'Europe de l'Est, de l'exégèse au cinéma, sans que l'écriture ne soit jamais dispersée. En amont il revient sur la question du sacrifice biblique, et pousse l'analyse jusqu'à l'antisémitisme contemporain, en aval. L'auteur analyse à partir de ce fil directeur les symboles associés au sang, sans jamais le réduire à un langage univoque et figé, transhistorique, mais en mettant au contraire en évidence à quel point il est réversible, polysémique, modulable, en fonction d'enjeux de pouvoir. D'un bout à l'autre du livre, un même lexique prend un sens différent suivant les controverses pour lesquelles il est mobilisé, sans que le symbole ne soit détaché de la substance corporelle, toujours réinvestie par des discours qui mêlent considérations politiques, religieuses, physiologiques et métaphysiques. Si le sang représente toujours plus que lui-même, ce débordement de sens n'est jamais acquis. Ce parcours historique et anthropologique, depuis l'époque biblique, montre que le sang est un indice du pouvoir religieux et politique.

Parfum d'empire



★★★★☆

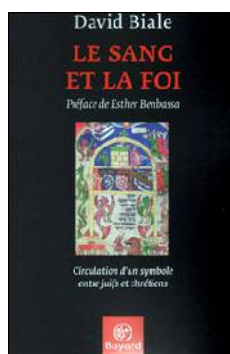
Alain Duménil

Perrin, 256 p., 20 €

Voici la biographie de François Coty (1874-1934), parfumeur, homme d'affaires millionnaire qui aima l'aventure, la grandeur et la pierre avant de mourir ruiné. Il racheta «Le Figaro», fonda un mouvement d'extrême droite et fut élu sénateur... Personnage controversé du capitalisme français des années 1920, François Coty fut aussi le véritable créateur de la parfumerie moderne.

Qu'est-ce qui pousse les hommes à ne pas se contenter du succès? François Coty avait tout pour finir sous l'habit du millionnaire à gibus,

Le sang et la foi



★★★★☆

David Biale

Bayard, 398 p., 29 €

Bayard publie une étude de David Biale, professeur d'histoire du judaïsme à l'université Davis (Californie), parue l'an dernier aux USA sur un thème, le sang, qui est devenu central dans l'historiographie et l'anthropologie religieuse ces derniers temps. L'un des conflits majeurs entre les juifs et les chrétiens réside dans la symbolique du sang, symbole clé du judaïsme ancien, avec la Pâque, et du christianisme avec le sang du Christ versé en rachat. Car le sang représente un extraordinaire pouvoir symbolique.

Les origines communes de ces deux religions n'ont pas empêché une étonnante divergence concer-